

ARTHUR BUIES

Gravure empruntée à La Vie Aventureuse d'Arthur Buies, par Raymond Douville.

diens et les Américains proprement dits, Routhier avait recours à d'étranges classifications. Il appelait enfants de Dieu, les Canadiens, et les Américains, enfants de la terre. Fréchette raillait ce partage des élus et des damnés. Certes, il arrivait à Routhier de verser, avec des airs très sérieux, dans le ridicule. Ce faisant, il prenait soin de se couvrir du manteau des vérités éternelles. Et ses excès de zèle avaient, aux yeux des ultras, grande allure. On acclamait en lui un nouveau croisé.

L'indépendance du Canada relève aussi de «Celui qui règne dans les Cieux». Le catholicisme de Routhier est ici une sorte de quiétisme. Il ne paraît pas croire que l'effort des hommes entre pour beaucoup dans les desseins de Dieu. Il oublie la parole divine: «Aide-toi, le ciel t'aidera». Et qui peut savoir à quel moment de la vie d'une race Dieu avertit qu'il est temps de se mettre en campagne pour telle idée politique ou telle autre? Routhier est vraiment convaincu, et malgré tout ce qu'il représente, il nous apparaît un peu sot: de cette sottise consacrée par les siècles et éternelle comme eux. Nous ne lui reprochons pas d'être un homme de foi, mais de la faire servir à toutes les interprétations, de persécuter les autres hommes qui n'ont pas le bonheur de l'avoir et qui ne jouissent point aussi des avantages considérables qu'elle leur procure, même sur cette misérable terre.

L'émigration aux Etats-Unis est un autre fait divin pour Routhier. Les Canadiens, d'après lui, s'en vont aux Etats-Unis pour arracher leurs pères à l'erreur, à l'idolâtrie. Et Fréchette écrit avec une pointe d'ironie: «J'aime à vous voir montrer le bon côté des choses».

Fréchette voudrait bien que nos hommes d'Etat se rangent à cette opinion. Pour les en décider, il construit à la façon de Routhier, un syllogisme qui ne sert qu'à tourner en dérision son contradicteur: «Rien ne se fait sans la volonté de Dieu; or l'émigration se fait: donc Dieu veut l'émigration; et comme Dieu ne peut vouloir le mal, il s'ensuit que l'émigration ne peut être qu'un bien. En quoi consiste ce bien? Vous l'avez trouvé, monsieur Basile: c'est la conversion du peuple américain au catholicisme!»

Fréchette s'élève contre un homme qui ose mettre en doute la foi des libéraux, les taxe d'hypocrisie. Il lui rappelle que l'archevêque de Québec a invité des orateurs libéraux à protester contre l'envahissement des Etats du pape. Puis il termine son premier article en disant que les critiques adressées à *Mes Loisirs* ne l'ont pas indigné, que Routhier en pense beaucoup plus de bien que lui-même.

A cela Routhier répond qu'il est devenu un objet de haine pour Fréchette et que la vanité de l'auteur de *Mes Loisirs* le fait divaguer. Il a, par devers lui, une lettre reçue de Chicago qui ne lui laisse aucun doute sur l'état d'âme du poète. L'auteur des *Causeries du Dimanche* se lance dans des observations sur le style de Fréchette. «Il manque de nerf, de cohésion et d'unité». Il lui reproche ses parodies et ce petit jeu qui consiste à tronquer des phrases pour mettre à mal l'adversaire. Bien vilain petit jeu, mais Routhier et ceux qui lui ressemblent ne sont pas à l'abri d'un tel blâme. Ils l'encourent, d'ailleurs, avec une conscience légère, aussi souvent qu'ils en ont besoin pour leurs calomnies. Routhier réplique que l'ironie de Fréchette est uniforme, qu'il ne varie pas ses moyens de polémique, qu'il devient fastidieux de l'appeler Basile à satiété, tout au long de son article.

Il l'accuse de n'avoir pas compris les idées qu'il a développées dans les *Causeries du Dimanche* et, ce qui plus est, d'être malhonnête dans ses citations, de mutiler ses phrases, d'abuser d'un si mauvais procédé. Puis, il se défend de mal connaître les Etats-Unis, d'en avoir parlé sans être prêt à discourir d'un tel sujet. Il ne lui paraît pas nécessaire d'avoir vécu à Pittsburgh pour se prononcer sur la situation morale et religieuse de la grande République. Il sait l'histoire de Washington aussi bien que Fréchette. Enfin, il condamne l'attitude du poète qui s'abrite derrière un pays étranger pour juger

avec partialité les hommes de son temps, les couvrir d'injures.

Dans un chapitre intitulé: *Le Rire des Hommes et le Rire de Dieu*, Routhier avait sottement tenté de montrer que l'une des causes de la décadence française était cette disposition bien parisienne à rire et à se moquer de tout. Il ajoutait que Dieu s'en était vengé en 1870. C'était une théorie de la Providence renouvelée et qui, sous la plume de l'auteur des *Causeries du Dimanche*, servait à démontrer les malheurs de la France. (Pour son absolu dédain de la raison, M. Routhier doit maintenant occuper dans le champ des asphodèles une place enviée: la meilleure!)

Arthur Buies et Louis Fréchette firent des gorges chaudes des prêches de Routhier.

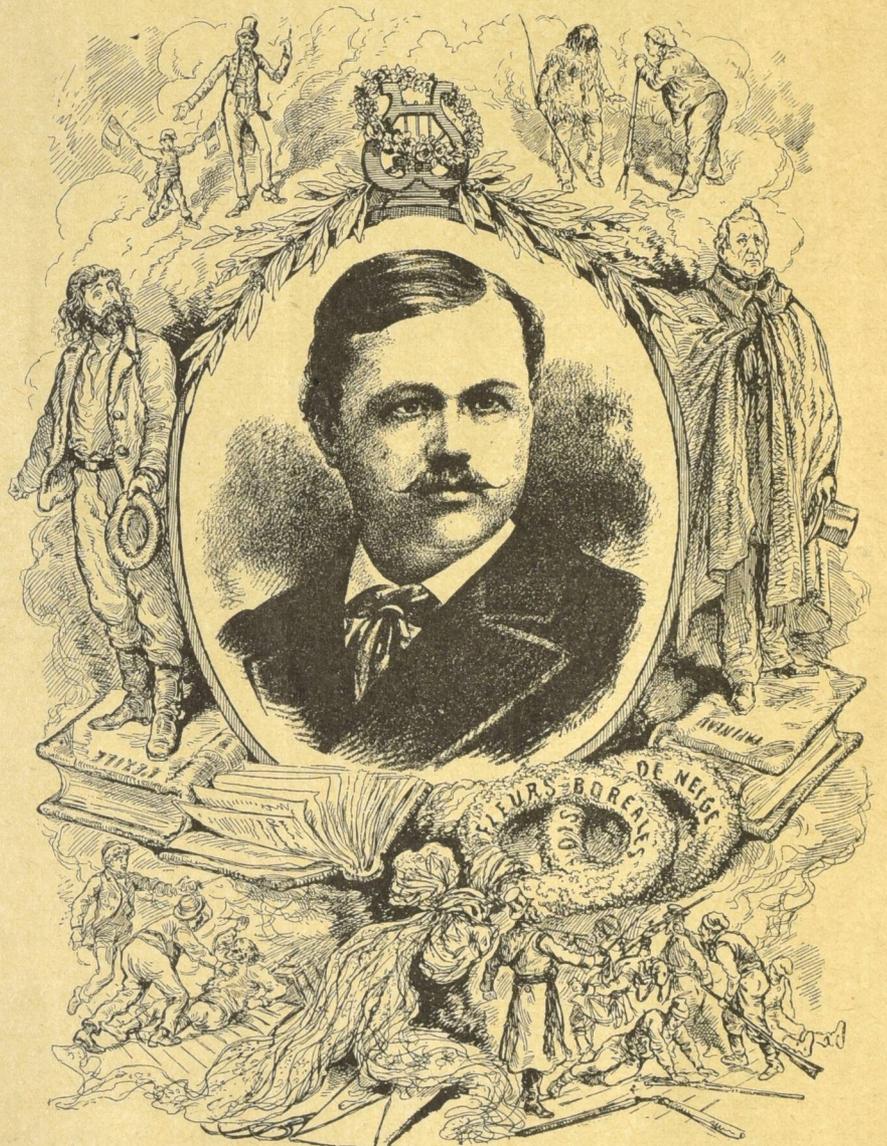
Fréchette, moins absolu dans la foi que son adversaire, raille avec raison les arguments que Routhier emploie pour expliquer la défaite de 1870. Où l'un voit le doigt de Dieu dans les événements de l'année terrible, l'autre trouve des causes humaines: défaut d'organisation et imprévoyance de l'empereur. S'imaginer-t-on que Dieu ait voulu se venger des Français parce qu'ils se sont amusés en écoutant la *Belle Hélène*? Quel plaisir de

rire d'un monsieur qui, raisonnant sur le désastre des Français leur fait crime d'avoir pris la liberté de goûter les satires de Molière, les gauloiseries de La Fontaine! Fréchette triomphe à bon droit: il est le bon sens, la vérité. Sur ce point-là, c'est lui qui a toute notre sympathie et non pas ce paladin bossuetique qui se noie dans l'arbitraire et l'absurde.

Mais cette riposte scandalise Routhier. Il demande au poète s'il nie le surnaturel, lui reproche de tout comprendre selon un ordre humain: «Supposons que vos causes naturelles expliquent tout parfaitement; ne savez-vous point qu'elles ne sont que les effets d'autres causes de l'ordre naturel et que pour faire disparaître ces effets, il faut supprimer les causes premières? L'impérite de Napoléon et le défaut d'organisation ne sont pas véritablement des causes; ce sont des moyens dont Dieu s'est servi pour punir la nation française... Comment se fait-il que la France ait cru si longtemps à l'habileté de Napoléon, et qu'elle se soit crue organisée quand elle ne l'était pas? etc., etc...»

Dieu, d'après ce juge, est intervenu dans la guerre de 70: il a vou-

(Suite à la page 50)



LOUIS FRECHETTE EN 1880

Illustration sans signature tirée du *Canadian Illustrated*, année 1880. L'Académie française venait de consacrer l'oeuvre de Fréchette. Le poète-lauréat, ainsi qu'on l'appelait, était à l'apogée de sa gloire.